

Du Tibre au Rhône : formes matérielles de l'humanisme italien accueilli en Suisse occidentale vers 1500

Autor(en): **Oguey, Grégoire**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **26 (2019)**

Heft 1: **Die Schweiz : eine Kulturtransfergeschichte = La Suisse : une histoire de transferts culturels**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-825882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du Tibre au Rhône

Formes matérielles de l'humanisme italien accueilli en Suisse occidentale vers 1500

Grégoire Oguey

Durant l'hiver 1492, Jean Oriol, représentant Louis de Savoie, abbé commendataire de la Prévôté du Grand-Saint-Bernard, se trouve à Rome pour y sceller un acte au nom de son maître. N'ayant pas la matrice de son sceau sur lui, il demande à l'un de ses collègues, le chanoine de Lausanne Pierre Perrin, également présent à Rome pour les besoins de son chapitre cathédral, d'apposer son sceau à sa place.¹ Ce que fit Perrin le 22 février 1492. L'heureux oubli d'Oriol² nous permet de connaître le sceau de Perrin, certes fragmentaire mais sur lequel on reconnaît deux colonnes et un fronton triangulaire formant un bâtiment à l'allure de temple antique, dans lequel se tiennent une Vierge à l'enfant, saint Pierre et probablement saint Paul; la légende courant autour du sceau est en capitales romaines parfaitement régulières (voir fig. 1). Alors que Lausanne et la Suisse occidentale baignent encore largement dans un univers gothique,³ ce sceau aux lignes très classiques, provenant manifestement d'un atelier romain (ou au moins italien), fait presque figure d'hapax.

A l'image du sceau de Pierre Perrin, des témoins matériels mineurs montrent la pénétration de l'humanisme et de la Renaissance en Suisse occidentale dès la fin du XV^e siècle. La circulation physique d'objets (sceaux, manuscrits, médailles) amène au nord des Alpes des formes esthétiques nouvelles qui ne tarderont pas à être réinterprétées localement, voire transmises plus loin. A de rares études près,⁴ la recherche s'est, en Suisse au moins, détournée de ces témoins mineurs; elle s'est largement concentrée sur l'humanisme à Bâle. Le prestige de son université fondée par Pie II (qui, avant son élévation à la chaire de saint Pierre, avait fréquenté la cité rhénane durant le Concile de Bâle) et, plus tard, la présence d'Erasme lui ont assuré un prestige aussi certain que pérenne. Les historiens suisses de langue française ont délaissé cette thématique, faute de lieux «romands» ou de personnages assez marquants à leurs yeux, avant l'arrivée des réformateurs français du moins (Farel et Calvin en particulier). La Réforme a attiré tous les regards d'une historiographie pour laquelle la rupture confessionnelle constituait une charnière entre le Moyen Âge et la période moderne, sans laisser aucune place à «une époque Renaissance dont les manifestations seraient d'ailleurs quasi indécélables avant

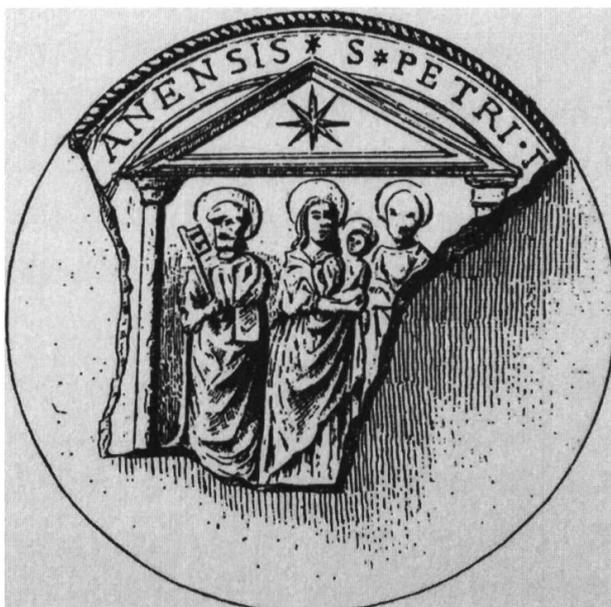


Fig. 1: Sceau du chanoine Pierre I Perrin. S.PETRI.P[errini canonici Laus]AN[n]ENSIS (sceau de Pierre Perrin, chanoine de Lausanne). D'après Dufour et Rabut (voir note 1), pl. I.129.

le XVI^e siècle».⁵ Ces doutes quant à la périodisation se font également jour plus largement parmi les historiens comme en témoignent les récents ouvrages de Jean-Marie Le Gall, *Défense et illustration de la Renaissance*, et de Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*⁶ Sans entrer dans ce débat, il faut remarquer qu'en évacuant une période «Renaissance», l'historiographie évacue aussi, insidieusement, une part des thématiques de recherche qu'elle porte en elle, en termes d'histoire culturelle notamment.

Plutôt que de nous attacher à une analyse philosophique, littéraire ou linguistique de l'humanisme et de sa réception en Suisse occidentale, nous nous proposons donc de nous pencher sur des sceaux, quelques monnaies, mais aussi des manuscrits et des inscriptions, qui véhiculent de nouvelles formes esthétiques et avec elles une culture humanistique dont les racines sont notamment à chercher au sud des Alpes. Voyageant aussi rapidement que leur propriétaire, des sceaux, monnaies ou manuscrits peuvent vite se retrouver en «*terra incognita*», avant de voir fleurir, peut-être, des réinterprétations locales. La Suisse occidentale, liée et même partie des Etats transalpins de Savoie, au débouché d'axes sud-nord importants comme le Grand-Saint-Bernard, constitue une aire géographique idéale à étudier de ce point de vue.

Paléographie

Pierre Perrin n'est de loin pas le seul chanoine de Lausanne ou «romand» à résider à Rome pour un temps plus ou moins long. Nombre de ses confrères font de même, qu'ils y soient envoyés par leur chapitre, par l'évêque ou pour leurs besoins

propres. Les raisons premières de ces voyages sont administratives, juridiques, politiques: il est essentiel pour toute institution ecclésiastique – voire laïque – de défendre ses intérêts auprès de la chancellerie pontificale grâce à des agents présents sur place. La multiplication des séjours mène, même involontairement, à une acculturation à la société curiale, largement empreinte d’humanisme depuis la première moitié du XV^e siècle et dont les clercs rhodaniens ou seelandais se font les vecteurs.⁷ Cette acculturation par des individus crée un terreau favorable à de futurs transferts culturels sensibles dans des représentations concrètes, selon un schéma mis en évidence par Michel Espagne et Michaël Werner: «Les premières manifestations d’un transfert ne sont pas des œuvres [...] mais des individus échangeant des informations ou des représentations et se constituant progressivement en réseaux.»⁸

Parmi les chanoines de Lausanne qui ont le plus vécu à Rome, il y a Jacques Perrin⁹ (qui n’entretient apparemment aucun lien familial avec Pierre), qui passe plusieurs années dans l’*Urbs* entre la fin des années 1510 et le milieu des années 1530. Si chez Pierre, la Renaissance s’est exprimée dans son sceau, qui est un objet confectionné par un orfèvre et destiné à une certaine publicité, c’est dans l’intimité de son écriture qu’elle est visible chez Jacques. La plupart des seize lettres conservées¹⁰ et qu’il a envoyées à son confrère et ami François des Vernets, resté à Lausanne, montrent son écriture humanistique cursive. Cette écriture, développée dès 1400 environ en Italie, se diffuse ensuite lentement en Europe dès le milieu du XV^e siècle;¹¹ elle est un des marqueurs culturels visibles que peuvent utiliser les humanistes. Vu la durée du séjour romain de Jacques Perrin, dont la famille vient de Belley en Savoie, l’origine méridionale de son écriture humanistique fait peu de doutes. Dès la fin du XV^e siècle, les courants italien ou savoyard, relativement directs, ne sont cependant plus les seuls à l’œuvre. Des «tiers [sont] impliqués»,¹² à l’instar des érudits de l’Université de Paris, qui avaient pour certains adopté cette écriture depuis quelques décennies déjà quand y étudient Heinrich Wölflin (en 1493–1494), Jean de Cœuve (peu avant 1503) ou Guillaume Farel (dès 1509).¹³

Théodore de Bèze, quant à lui, a suivi sa formation à Orléans et à Bourges avant d’enseigner le grec à l’Académie de Lausanne dès 1549. Comme nombre d’érudits, il utilise deux types d’écriture et possède à la fois une main humanistique et une main gothique, réservant la première à des échanges familiers ou intellectuels alors que la seconde est dévolue à un usage plutôt administratif ou juridique. L’une des lettres qu’il adresse à Guillaume Farel en 1552 en constitue l’un des meilleurs exemples: il passe d’une main à l’autre en fonction du thème traité dans chacun des paragraphes.¹⁴ Un même usage différencié se voit chez Jean de Cœuve:¹⁵ lorsqu’il tient les comptes du chapitre collégial Notre-Dame de Neuchâtel, il le fait en gothique, alors qu’il rédige en humanistique cursive le

résultat de ses investigations archéologico-épigraphiques à l'abbaye Saint-Jean de Cerlier (BE).¹⁶

A Berne, Heinrich Wölflli semble avoir fait de l'humanistique son écriture quasi exclusive, y compris pour des actes tout à fait administratifs. Après son séjour parisien entre 1493 et 1494,¹⁷ il prend la direction de l'école latine de Berne, où il comptera Zwingli parmi ses élèves, puis devient chanoine de la collégiale Saint-Vincent en 1503 jusqu'à son mariage en 1524. Comme beaucoup d'humanistes de son temps, il se choisit un surnom latin, *Lupulus*, qui apparaît déjà dans les registres parisiens. Les Archives de l'Etat de Berne conservent au moins vingt-trois documents de sa main datant de 1519 à 1529.¹⁸ Sa graphie est posée, assez livresque et varie un peu en fonction de la langue: en latin, sa main est plus nette, avec moins de fioritures, tandis qu'en allemand, sa main conserve des majuscules un peu plus ornées, de tendance gothique germanique, une tendance qui se perçoit dans une moindre mesure dans les minuscules *a*, *h*, ou *f* (voir fig. 2). La culture humanistique de *Lupulus* s'exprime également dans des épigrammes qu'il a rédigées, conservées dans un manuscrit du Couvent des Capucins de Rapperswil.¹⁹ Dans un registre plus monumental, ses initiales en capitales romaines (qui sont l'équivalent épigraphique de l'humanistique manuscrite, inspiré des inscriptions antiques) apparaissent brodées sur la tapisserie qu'il offre à la collégiale Saint-Vincent de Berne (mais toutes les autres légendes, à caractère liturgique, sont en gothique).²⁰ Enfin, sans que *Lupulus* en soit directement le commanditaire, un distique qu'il avait rédigé vient orner le revers d'une médaille de 1531 produite par le graveur Jakob Stampfer en l'honneur de Zwingli, utilisant une capitale humanistique parfaite.²¹ Sur l'avers, on voit le réformateur de profil, comme sur les médailles antiques ou leurs imitations produites dans le nord de l'Italie dans la seconde moitié du XV^e siècle.²²

Les comptes du chapitre Saint-Vincent de 1526–1527 révèlent qu'un autre chanoine, Jean Stürmeyer,²³ pratiquait aussi l'écriture humanistique; moins précoce que *Lupulus*, sa graphie est un peu plus cursive. On ne sait hélas rien de son éventuel parcours académique; certains traits de son écriture (le *R* majuscule par exemple) font penser à une graphie du type de celle apprise à Paris par *Lupulus* ou Cœuve, mais cette piste reste ténue. Citons encore un troisième chanoine, Dietrich Hübschi, secrétaire du chapitre, qui écrit certes avec une écriture encore assez gothique, mais dont l'apparence rappelle beaucoup l'humanistique. Ce chanoine semblant ne pas avoir bénéficié du tout d'une formation académique,²⁴ cela dit beaucoup du degré de pénétration et d'appropriation de l'humanistique dans les milieux canoniaux bernois.

A Fribourg, la figure de l'avoyer Peter Falck (ou Pierre Faucon), doté d'une solide culture humaniste comme le montrent sa bibliothèque et son réseau,²⁵ est incontournable. Avant de prendre une place prépondérante dans les affaires fri-

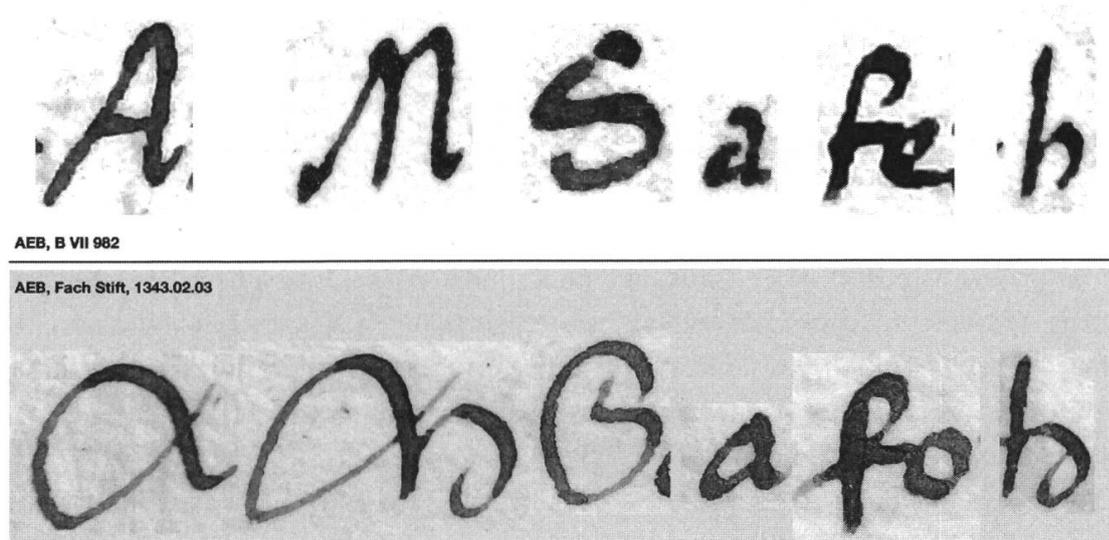


Fig. 2: Comparaison entre les deux mains humanistiques (latine et allemande) de Heinrich Wölflin, dit Lupulus. Majuscules A, M, S et minuscules a, f, h. Archives de l'Etat de Berne, B VII/982 et Fach Stift, 1343.2.3.

bourgeoises et suisses, il a vraisemblablement étudié en Alsace, à Kaysersberg.²⁶ Ami d'érudits alémaniques aussi notables que Vadian, Glaréan ou Myconius, il adopte progressivement l'humanistique entre la fin des années 1490 et les années 1500, comme le montre l'évolution de ses ex-libris autographes.²⁷

En paléographie, ce sont donc manifestement au moins trois courants qui sont à l'œuvre. A Lausanne, l'import semble direct avec Jacques Perrin, à Berne ou Neuchâtel, l'humanistique est celle d'élèves qui l'ont acquise à Paris, alors qu'à Fribourg, elle est probablement d'origine rhénane ou germanique. Le chapitre collégial Saint-Vincent de Berne apparaît comme un petit foyer favorable à cette nouvelle écriture, sous l'influence vraisemblable de Lupulus, qui a pu profiter de son magistère à l'école latine de Berne pour la diffuser chez un certain nombre de disciples. Cette écriture est non seulement adoptée pour des textes littéraires en latin (les épigrammes de Rapperswil), mais également pour des actes juridiques, administratifs et comptables, pour la plupart rédigés en allemand. Sous la plume ou le calame de Lupulus, elle connaît des variations subtiles mais tout à fait régulières entre latin et allemand, signe d'une appropriation complète de cette écriture.

Sigillographie et numismatique

Revenons au sceau de Pierre Perrin: bien que précoce dans son style à Lausanne, il n'est cependant pas le premier à y apporter une esthétique renaissante. En effet, trois évêques y avaient déjà introduit des sceaux utilisant des capitales romaines dans leurs légendes. Barthélemy Chuet, évêque de Nice depuis 1462, fut administrateur du diocèse de Lausanne entre 1469 et 1472; ce proche des Savoie utilisera son sceau d'évêque de Nice y compris pour les affaires lausannoises. La matrice pourrait bien être le fait d'un orfèvre niçois qui n'aurait pas été encore complètement familier d'une capitale romaine légèrement hésitante par endroit, utilisant encore un *C oncial*.²⁸

De son successeur au siège de Lausanne entre 1472 et 1476, Giuliano della Rovere (futur pape Jules II dès 1503), on connaît le «sceau de la chambre» à la légende en capitales romaines également et rappelant sa qualité de cardinal au titre de Saint-Pierre-aux-Liens. Vu la facture encore tout à fait gothique des sceaux lausannois contemporains, cette matrice pourrait être le fruit du travail d'un orfèvre italien.²⁹ Les sceaux «importés» de ces deux évêques, bien qu'ils aient été utilisés par la chancellerie épiscopale à Lausanne, n'ont pas influencé la production locale: avec le successeur de Giuliano della Rovere, Benoît de Montferrand, on revient à des sceaux gothiques, quand bien même cet évêque est le premier nord-alpin à imiter le duc de Milan Francesco Sforza qui, dès 1462, a rétabli l'usage antique des monnaies sur lesquelles figurait le souverain, de profil. A sa suite, Aymon et Sébastien de Montfalcon poursuivront cette frappe à l'antique.³⁰

Avec Aymon de Montfalcon, c'est une «petite Renaissance» qui a lieu à Lausanne.³¹ Tôt dans son épiscopat, l'évêque adopte un sceau héraldique rond, courant dans la région, mais avec une graphie particulière, proche de la capitale romaine, malgré un «effet bâton» rappelant la minuscule gothique, un *d* gothique et un *E* presque oncial.³² Cette hybridité³³ fait volontiers penser à une matrice confectionnée par un artiste local, sur les désirs d'un évêque pour lequel l'Italie et l'humanisme sont familiers: il a voyagé plusieurs fois jusqu'à Rome, fréquente les milieux diplomatiques ainsi que la cour de Savoie. Dans le système de représentation mis en place par Aymon de Montfalcon, son monogramme et sa devise sont nettement plus aboutis que son sceau, dont les maladresses étonnent. La matrice de ce sceau sera pourtant reprise à l'identique (seul le prénom est regravé) par son neveu et successeur Sébastien.³⁴

Parmi les sceaux de chanoines, il faut encore citer celui, très simple mais utilisant une capitale romaine très régulière, de François de La Faverge, clerc originaire du diocèse de Genève dont on ne connaît pas le parcours. La forme générale des lettres, pas très éloignée de celle que l'on trouve sur le grand sceau d'Aymon de Montfalcon plaiderait pour un atelier local.³⁵

Fig. 3: Sceau de l'évêque de Sion Mathieu Schiner. *S MATHEI EP[iscop]i SEDV-
NEN[is] PREF[er]C[ti] ET COMITIS VAL-
LESII* (sceau de Mathieu, évêque de Sion,
préfet et comte du Valais). D'après Donald
Galbreath, *Sigilla Agaunensia. Les sceaux
des archives de l'abbaye de Saint-Maurice
d'Agaune en Valais antérieurs à 1500*,
Lausanne 1927, n° 181.



Actif dans les diocèses de Lausanne et de Genève et issu d'une importante famille savoyarde, le protonotaire apostolique, administrateur du diocèse et vicaire général Philippe de Compey³⁶ utilise un sceau dont la légende est en capitales romaines dès 1488 au moins,³⁷ avec cependant un *n* oncial. Son frère Jean, évêque de Genève en 1483–1484, a quant à lui maintenu l'usage de l'onciale dans son sceau.³⁸ Dès 1513, l'évêque de Genève Jean de Savoie utilisera un petit sceau dont la légende est en capitales romaines très régulières.³⁹ Cette graphie semble désormais pleinement intégrée, comme le montre le sceau de l'un des derniers chanoines de Genève et de Lausanne, Pierre de Lambert, vers 1530;⁴⁰ lui aussi était un Savoyard, né à Chambéry, qui sera procureur du chapitre cathédral de Lausanne à Rome en 1527 puis évêque de Caserte de 1533 à sa mort en 1541. Il est inhumé dans la basilique Saint-Marie-Majeure de Rome.⁴¹

Remontons le cours du Rhône pour nous intéresser aux sceaux valaisans des deux évêques Schiner. A son accession à l'épiscopat en 1496, Nicolas adopte un sceau dont la légende est en capitales romaines; son neveu et successeur dès 1499, Mathieu, fait de même (voir fig. 3). Ces deux sceaux sont d'un type équivalent à celui d'Aymon de Montfalcon: rond et armorié. Vu les sceaux des évêques précédents et les monnaies épiscopales contemporaines, il faut vraisemblablement songer à la production d'un orfèvre local. En effet, comme Benoît de Montferrand peu avant lui, l'évêque de Sion Jost von Silenen fait frapper des monnaies «à l'antique» dès les années 1480, une pratique que poursuivra Mathieu Schiner. Mais à nouvelles fonctions, nouveau sceau et aspirations artistiques supérieures: lorsque ce dernier deviendra cardinal en 1511, il adoptera un majestueux sceau en navette, manifestement de facture romaine, et dont la splendeur (tant pour le type que pour la légende) éclipse largement les productions locales.⁴²

A la lumière de ce qui précède, l'influence, en matière sigillographique, paraît être nettement méridionale, soit italienne directement, soit via la sphère

savojarde, avec déjà des productions locales dans les années 1490, en Valais du moins. Cela s'explique probablement par la volonté d'imiter les habitudes du clergé romain et italien, ainsi que par le poids politique de la Savoie et, en Valais, du cardinal-évêque de Sion Mathieu Schiner. L'influence allemande semble peu sensible ou, en tout cas, tardive dans les territoires francophones, bien que Lapaire considère par exemple le sceau de la Ville de Neuchâtel de 1534 comme «entièrement soumis à l'influence allemande»;⁴³ l'analyse des sceaux de bourgeois de Berne des années 1520–1530 permettrait sans doute d'apporter certaines précisions.⁴⁴

Epigraphie

L'influence allemande est en revanche bien documentée pour ce qui est des inscriptions fribourgeoises. Un petit corpus, relativement tardif, de dalles de l'abbaye de la Maigroge⁴⁵ provient de l'atelier de Hans Gieng (1524–1562), un sculpteur originaire de Souabe, et qui a largement exercé son art sur le Plateau, entre Berne et Fribourg, participant de l'école fribourgeoise active surtout dans la première moitié du XVI^e siècle, à cheval entre le gothique tardif et le style Renaissance. Le monogramme de Gieng est pleinement «romain». A Valangin, le bronzier alémanique Jacob Gasser produit, quant à lui, une plaque épigraphique encore totalement gothique⁴⁶ vers 1520.

Jusqu'il y a peu, il aurait été fastidieux, voire impossible, en l'absence d'inventaire, d'analyser les évolutions épigraphiques en Suisse occidentale vers 1500. Mais deux publications récentes viennent partiellement compléter le *Corpus inscriptionum medii aevi Helvetiae*, qui va jusque vers 1300: *Destins de pierre et Le marbre et la poussière*,⁴⁷ qui couvrent les cantons de Vaud, Neuchâtel, Fribourg, Valais et Jura. Pour Genève, les *Pierres sculptées de la vieille Genève* restent un outil indispensable.⁴⁸ C'est d'ailleurs à Genève qu'apparaît l'utilisation de la capitale romaine la plus précoce de la région, avec l'inscription de l'hôpital Bolomier de 1443;⁴⁹ même si la capitale romaine y est encore très mêlée à de l'onciale, il est symptomatique de la voir apparaître dans une ville qui a été siège d'un comptoir de la banque des Médicis et sur une inscription dont le commanditaire, Guillaume Bolomier, se réclame de la famille romaine des Fabius. Ailleurs, il faut attendre la fin du XV^e siècle pour la voir se diffuser véritablement, et même 1510, pour voir la première dalle funéraire n'utilisant que la capitale romaine, celle de Nicolas Schiner, dans la basilique de Valère, à Sion;⁵⁰ à Genève, la première dalle du genre, celle du protonotaire apostolique Amblard Goyet, date de 1517; à Lausanne, il faut patienter jusqu'en 1528, avec la dalle du chanoine Philibert de Praroman.⁵¹

Ces trois cas ne doivent pas masquer le fait que les trois premières décennies du XVI^e siècle constituent plutôt une sorte d'époque de transition, durant laquelle les inscriptions présentent souvent un caractère mixte. Sur la dalle du chanoine Guy Deprez à la cathédrale de Lausanne, de 1508, les initiales sont des capitales romaines alors que les autres lettres sont des minuscules gothiques.⁵² Deux dalles comportent une inscription principale en minuscules gothiques sur le pourtour et une autre en capitales romaines dans un phylactère: l'une, de 1510, provient de l'église Saint-Jean-Baptiste de Concise;⁵³ l'autre, antérieure à la Réforme mais dont la date exacte est inconnue, se trouve à la collégiale Saint-Pierre de Valangin⁵⁴ et présente la particularité d'être en français. Dans la cathédrale de Genève, le pourtour de la dalle du chanoine Pierre Gruet (familier des Savoie), de 1531, montre une inscription en minuscules gothiques, alors que tout le champ de la dalle est renaissant, de la capitale romaine utilisée dans deux cartouches à l'édicule sous lequel se dessine la silhouette du chanoine.⁵⁵ A la collégiale de Neuchâtel, une dalle comporte une première inscription datée de 1505 en minuscules gothiques et en latin, pour l'épithaphe de Jean Chambrier; elle est complétée par une seconde inscription de 1545 pour son fils Pierre, en capitales romaines et en français.⁵⁶

De la même manière, les stalles d'Aymon de Montfalcon situées dans la chapelle des Martyrs thébains de la cathédrale de Lausanne présentent des apôtres qui désignent le *Credo* inscrit sur des phylactères en capitales romaines perlées, tandis que leur nom se trouve inscrit sur des bandeaux, à leurs pieds, en minuscules gothiques.⁵⁷ Ce mélange pourrait bien être une volonté de l'évêque Aymon de Montfalcon, dont le sceau mêle également les graphies, et dont même le monogramme, apposé un peu partout sur les bâtiments épiscopaux, arbore un A romain et un *m* oncial. La capitale perlée utilisée est presque un signe distinctif pour Aymon: il la fait déjà graver sur deux monuments (une fontaine et l'église paroissiale) dans son village natal de Flaxieu (non loin du Rhône et du lac du Bourget), dans les années 1470.⁵⁸

Au contraire des sceaux et des monnaies, les inscriptions circulent difficilement, et il faut admettre que les lapicides sont pour la plupart des locaux. Aymon de Montfalcon leur impose manifestement une graphie précise. Durant ses séjours à Rome, il n'a pu manquer de visiter les ruines des monuments antiques et de voir que ses contemporains s'en inspiraient pour créer de nouvelles inscriptions. Certains commanditaires devaient avoir, eux aussi, des formes de lettres particulières à l'esprit, qu'ils les aient vues sur des épithaphe de grands personnages ou ailleurs. Dans d'autres cas, on peut songer à des modèles qui circulaient d'atelier en atelier, même si les études font cruellement défaut à ce propos. Nous écarterions l'idée d'une inspiration primaire des inscriptions romaines encore visibles en Suisse occidentale (il y en avait entre Genève et Nyon, ou dans la région d'Avenches),

qui n'attireront les regards des épigraphistes qu'à partir des années 1510, dont les travaux seront publiés plus tard encore.

Les recherches de Guillaume Grillon⁵⁹ permettent d'exclure la piste bourguignonne, où l'utilisation de la capitale romaine est plus tardive (première occurrence en 1543). Une influence «lausannoise» sur la graphie des inscriptions de Bourgogne ne serait en revanche pas à exclure, sachant que des tailleurs de pierre bourguignons ont travaillé sur le Plateau suisse et dans l'Arc jurassien à la fin de la période gothique, ayant peut-être ramené de nouvelles formes chez eux au retour.

Jusque dans les années 1520, les formes matérielles de l'humanisme arrivant en Suisse occidentale proviennent essentiellement du sud, en particulier de l'Italie, mais avec la Savoie comme *medium* fréquent, pour des raisons aussi bien géographiques que sociales et politiques. Bien que moindre, le rôle de l'université de Paris, simplement par le nombre élevé d'étudiants étrangers qu'elle recevait, ne doit pas être négligé. Dans les diocèses de Genève, de Lausanne et de Sion, des réappropriations précoces se font jour, comme le montrent les inscriptions de Flaxieu ou les monnaies de Benoît de Montferrand puis de Jost von Silenen. Les milieux ecclésiastiques jouent un rôle capital dans le transfert de la culture humaniste de part et d'autre des Alpes; la Curie romaine et les cercles diplomatiques dans lesquels ils évoluent, comme les universités où ils sont formés leur offrent un préalable essentiel: des réseaux. Le sceau romain d'un chanoine lémanique y sera vu, connu, multiplié et véhiculé avant que son évêque ne s'en inspire et crée ainsi un nouveau style, réinterprété, dans lequel il montre sa sensibilité à l'Italie et à une certaine *imitatio* des formes antiques, non sans y mêler des traits locaux.

Zusammenfassung

Vom Tiber an die Rhone: die materiellen Formen des italienischen Humanismus, die in der Westschweiz um 1500 übernommen wurden

Seit dem Ende des 15. Jahrhunderts verbreiteten sich materielle Formen des Humanismus in den Diözesen von Lausanne, Sion und Genf. Während die humanistische Schrift vereinzelt in Manuskripten Verwendung fand und die Grafie einiger Inschriften an römische Monumente erinnerte, nahmen Münzen und Siegel über einige Jahrzehnte hinweg die von der Antike inspirierten Renaissanceformen an. Viele von nördlich der Alpen stammende Kleriker und Laien reisten zu dieser Zeit nach Italien und brachten eine neue Formensprache mit zurück. Diese wurde

von Goldschmieden in Siegelstempeln, von Steinmetzen in Inschriften und von Gelehrten in ihrer Schrift neu interpretiert. Besonders markante Figuren waren die Bischöfe von Lausanne und Sion, da sie synkretistische Neuschöpfungen förderten.

(Übersetzung: Bianca Hoenig)

Notes

- 1 Voir p. 28 et pl. I.129 d'Auguste Dufour et François Rabut, «Sigillographie de la Savoie. Sceaux religieux», *Memorie della Reale accademia delle scienze di Torino, classe di scienze morali, storiche et filologiche*, série II, t. XXXIV, 217–312 (+ 7 planches), et t. XXXV, 17–70 (+ 4 planches). Sur Pierre Perrin, voir la notice de Maxime Reymond, *Les dignitaires de l'église Notre-Dame de Lausanne jusqu'en 1536*, Lausanne 1912 (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande II.8), 410.
- 2 On connaît le sceau d'Oriol, gothique: Dufour, Rabut (voir note 1), 226–227 et pl. I.6.
- 3 A propos de la fin du gothique en Suisse romande, voir la somme de Marcel Grandjean, *L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique. Développement, sources et contexte* (Cahiers d'archéologie romande, 157/158), Lausanne 2015.
- 4 Voir surtout Claude Lapaire, «La pénétration de la Renaissance en Suisse, étudiée d'après les sceaux», *Revue suisse d'art et d'archéologie* (Fritz Gysin zum 65. Geburtstag) 20 (1960), 125–138 (+ 6 planches).
- 5 Andreas Hauser, «Renaissance (art)», *Dictionnaire historique de la Suisse*, www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F11181.php, version du 9. 5. 2012 (8. 1. 2019).
- 6 Jean-Marie Le Gall, *Défense et illustration de la Renaissance*, Paris 2018; Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris 2014.
- 7 Grégoire Oguey, «Les chanoines, vecteurs de l'humanisme? Le cas du diocèse de Lausanne», *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes* (Rencontres de Neuchâtel, 18–20 septembre 2014), 55 (2015), 123–135.
- 8 Michel Espagne, Michaël Werner, «La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750–1914)», *Annales. Economies, sociétés, civilisations* 4 (1987), 969–992 (ici 984).
- 9 Reymond (voir note 1), 410.
- 10 Archives cantonales vaudoises, C Va 2515 (lettres 1 à 16).
- 11 Berthold Louis Ullman, *The Origin and Development of Humanistic Script*, Rome 1960.
- 12 Michel Espagne, «La notion de transfert culturel», *Revue Sciences/Lettres* 1 (2013), §6, <http://rsl.revues.org/219> (6. 1. 2019).
- 13 Sur les «Suisse(s)» ayant étudié à Paris à la fin du Moyen Age, voir Emile Chatelain, *Les étudiants suisses à l'Ecole pratique des hautes études (Section des sciences historiques et philologiques) (1868–1891), avec un appendice sur les étudiants suisses de Paris aux XV^e et XVI^e siècles*, Paris 1891. Cette publication ne peut prétendre à l'exhaustivité: si on y trouve bien Wölflin en p. XLIII, nos autres exemples n'y figurent pas.
- 14 Lettre de Bèze à Farel, Lausanne, 20 mai 1552, Bibliothèque de Genève, ms. lat., 118b, f^o 194. Voir Henri Meylan, «Les deux «mains» de Théodore de Bèze», in *Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel, membre de l'Institut, directeur honoraire de l'Ecole des Chartes, par ses amis, collègues et élèves*, t. II, Paris 1955 (Mémoires et documents publiés par la Société de l'Ecole des Chartes XII), 274–279. Voir aussi l'exemple plus complexe encore de Pierre Chambrier, chancelier de Neuchâtel au milieu du XVI^e siècle, qui utilise, dans un même acte, trois écritures (gothique, allemande et humanistique): Archives de l'Etat de Neuchâtel, AS-T8.10 (20 juillet 1549).

- 15 Il a lui-même rédigé une notice résumant son parcours (y compris ses études parisiennes) dans l'un des registres du chapitre collégial (AEN, RD-237, f° 233 v°).
- 16 Comptes du chapitre collégial pour 1506: AEN, AS-G24.27. Compte rendu archéologico-épigraphique: AEN, RD-237, f° 4 v°.
- 17 Voir Kathrin Utz-Tremp, «Die Chorherren des Kollegiatstifts St. Vinzenz in Bern. Von der Gründung bis zur Aufhebung 1484/85–1528», *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde* 46 (1984), 55–110 (ici 99–101). Nous remercions Kathrin Utz-Tremp qui nous a incité à nous intéresser davantage aux chanoines bernois. Voir également Anna Rapp Buri et Monica Stucky-Schürer, «Der Berner Chorherr Heinrich Wölflin (1470–1532)», *Zwingliana* XXV (1998), 65–105.
- 18 Pour y avoir grandement facilité nos recherches, nos chaleureux remerciements à notre collègue Nicolas Barras des Archives de l'Etat de Berne. Les actes de Lupulus en humanistique sont les suivants: Fach Ausserkrankenhaus, 1529.2.17; Fach Inselarchiv 1529.10.28, 1529.8.14, 1529.8.8, 1529.7.21*, 1529.7.15*, 1529.5.8, 1529.5.1 (602)*, 1529.5.1 (601), 1529.4.13, 1529.4.11*, 1529.3.31, 1529.2.9*, 1529.1.4, 1528.11.30, 1528.11.21, 1528.11.16*, 1528.8.24 (587), 1528.8.24 (586), 1528.5.14; Fach Stift 1343.02.03; Fach Konolfingen 1528.01.13; B VII/982 (comptes du chapitre Saint-Vincent pour 1519–1520). Les actes avec un astérisque sont ceux dont le sceau porte une légende au moins partiellement en capitales romaines.
- 19 Rapp Buri, Stucky-Schürer (voir note 17), 83–86.
- 20 *Ibid.*, 81.
- 21 A propos de cette médaille, voir la p. 64 de F. Gerber, «Zwingli's Bildnis in der schweizerischen Medaillenkunst», *Indicateur d'antiquités suisses* 33 (nouvelle série), 1931, 60–72 (avec pl.).
- 22 Rapp Buri, Stucky-Schürer (voir note 17), 99.
- 23 *Ibid.*, 94.
- 24 C'est du moins l'hypothèse formulée par Kathrin Utz-Tremp (voir note 17), 66–67.
- 25 Il s'agit bien d'un réseau et non d'un cercle doté d'un véritable centre, comme l'historiographie le désigne habituellement, si l'on s'en tient à la définition d'Espagne et Werner (voir note 8), 985.
- 26 C'est l'hypothèse la plus plausible (au détriment de celle qui voulait que Falck ait étudié à Colmar chez l'humaniste Sébastien Murrho), selon Yann Dahhaoui, *Peter Falck, l'humaniste et sa bibliothèque*, Fribourg 2017 (Pro Fribourg n° 196), 10 et note 3.
- 27 *Ibid.*, 21–30 (ill. 1–12).
- 28 Carine Raemy Tournelle, «Barthélemy Chuet, un administrateur apostolique sous les signes de la lune et du soleil», *Bulletin des amis du Musée monétaire de Lausanne* 19 (2006), 32–44; Donald Galbreath, *Les sceaux des évêques de Lausanne: 1115–1536*, Bâle 1930 (tiré à part), n° 53.
- 29 *Ibid.*, n° 54.
- 30 Voir les n°s 68, 75, 76, 77 et 87 de Dimitri Dolivo, «Les monnaies de l'évêché de Lausanne», *Bibliothèque historique vaudoise* 38 (1964), 25–58 + 8 pl.
- 31 Voir Bernard Andenmatten et al. (dir.), *Aymon de Montfalcon, mécène, prince et évêque de Lausanne (1491–1517)* (Etudes de lettres, 308), Lausanne 2018, et notamment notre étude «La petite Renaissance d'Aymon de Montfalcon. Le goût de l'évêque et des milieux canoniaux pour l'Italie et les monuments», 107–128.
- 32 Galbreath (voir note 28), n° 57.
- 33 A propos de l'hybridité, voir Espagne (voir note 12), § 3.
- 34 *Ibid.*, n° 61.
- 35 Lapaire (voir note 4), fig. 2.
- 36 Reymond (voir note 1), 304.
- 37 Dufour (voir note 1), pl. I.5.
- 38 *Ibid.*, pl. XXXIV.

- 39 *Ibid.*, pl. V.61, et Jean-Daniel Blavignac, *Armorial genevois*, Genève 1849, pl. XXXI.4.
- 40 *Ibid.*, 27 et pl. I.128.
- 41 Reymond (voir note 1), 368.
- 42 Lapaire (voir note 4), 129.
- 43 *Ibid.*, 130 ss. Nos recherches aux Archives de la Ville de Neuchâtel (dans les «comptes de la Bourserie») ont été vaines pour retrouver trace de la commande de ce sceau.
- 44 Voir note 18. Il s'agit pour beaucoup de sceaux-hosties ou gaufrés, ce qui en complique la lecture.
- 45 Dave Lüthi (dir.), *Le marbre et la poussière. Le patrimoine funéraire romand (XIV^e–XVIII^e siècles)*. Vaud, Neuchâtel, Fribourg, Valais, Jura (Cahiers d'archéologie romande 143–144), Lausanne 2013, nos FR-35, FR-37, FR-38 et FR-39.
- 46 *Ibid.*, n° NE-71.
- 47 Claire Huguenin, Gaëtan Cassina et Dave Lüthi (dir.), *Destins de pierre. Le patrimoine funéraire de la cathédrale de Lausanne* (Cahiers d'archéologie romande 104), Lausanne 2006; Lüthi (voir note 45).
- 48 Waldemar Deonna, *Pierres sculptées de la vieille Genève*, Genève 1929.
- 49 *Ibid.*, n° 904.
- 50 Lüthi (voir note 45), n° VS-66.
- 51 Huguenin (voir note 47), n° 19.
- 52 *Ibid.*, n° 17.
- 53 Lüthi (voir note 45), n° VD-36.
- 54 *Ibid.*, n° NE-72.
- 55 Deonna (voir note 48), n° 487.
- 56 Lüthi (voir note 45), n° NE-55.
- 57 Voir Brigitte Pradervand et Nicolas Schätti, «Les stalles», dans Peter Kurmann (dir.), *La cathédrale Notre-Dame de Lausanne. Monument européen, temple vaudois*, Lausanne 2012, 182–191.
- 58 Grandjean (voir note 3), fig. 963 a et b.
- 59 Guillaume Grillon, *L'ultime message. Etude des monuments funéraires de la Bourgogne ducale, XII^e–XVI^e siècles*, thèse de doctorat de l'Université de Bourgogne 2011, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00717693> (6. 1. 2019).